

cer deux mots de suite. Hélas ! comment après un tel début espérer encore dans l'avenir ? Patience ; le succès n'a pas été brillant ? on devait s'y attendre. Mais la glace est brisée, le premier pas est fait. La Censure, le Secrétariat, voire même la Présidence, viennent tour-à-tour retremper son courage. Il dompte peu à peu sa timidité première. Il lit déjà sans broncher les rapports de la société, et risque même, au milieu d'une ardente discussion, une courte *improvisation* à moitié apprise par cœur ! C'est d'un œil plus serein qu'il envisage la tribune, il sait y maîtriser ses émotions. Ses mains se délient, sa tête est plus libre ; le voilà mûr pour de plus grands travaux.

C'est alors qu'il entre à la Grande-Salle. De ce timide orateur, l'étude a fait un jeune homme plein d'aplomb et de courage. Ce ne sont plus des apologues ni des historiettes sur lesquelles s'exercera son talent oratoire. Non, aujourd'hui que toute glace est disparue, il peut abandonner sans crainte ses voiles au souffle de l'inspiration ; c'est un événement fameux, c'est un héros, qui demande à son talent un travail sérieux et soigné, il sent comme un besoin de faire part à ses confrères du résultat de ses études particulières, et la Société-Laval est là qui lui ouvre la carrière.

Merveilleuse providence que cette société, qui le conduit comme par la main et l'aide à vaincre un dernier reste d'une timidité qui s'évanouit et se dissipe. Qui l'empêche d'essayer d'abord une simple lecture pour se familiariser avec son nouvel auditoire. Plus tard les choses changeront de face. Il s'élancera à corps perdu dans le champ immense de l'éloquence et arrivera enfin à ces sommets que ses rêves de septième lui faisaient voir si ardu, si difficiles à atteindre.

Maîtrisant à la fois sa pensée et son élocution notre jeune Démosthène pourra désormais choisir, entre les différents genres d'éloquence, celui qu'il devra cultiver plus tard dans le monde.

Aime-t-il les grandes pensées et la sainte gravité de la Chaire ; qui l'empêche d'essayer le panégyrique d'un héros de la foi, ou de venger la religion des attaques de l'impunité.

Les raisonnements calmes et profonds du philosophe-plaisent-ils surtout à son esprit avide de vérité. Qu'il sonde les plaies de son siècle, en indique les causes et les remèdes. Qu'il s'empare d'une vérité admise et reconnue, en pose les bases, et nous fasse voir de la manière la plus claire pourquoi nous devons l'admettre et la défendre. C'est là ce qui vaut parfois à nos sociétés de remarquables essais sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc. ; et qui sait si ce genre d'exercice n'a pas contribué

pour sa part à développer et à murir les talents de quelques-uns de nos philosophes les plus distingués.

Encore un mot. Parmi nous plusieurs devront plus tard, suivant le langage reçu, défendre les intérêts de la veuve et de l'orphelin, plusieurs embrasseront la noble mais difficile carrière du barreau. Pour eux l'éloquence devient une véritable nécessité. Il faut plus qu'une habileté ou un talent ordinaire pour faire valoir les arguments quelquefois si pauvres sur lesquels s'appuie une cause plus ou moins compromise. Pourquoi alors ne pas préluder dès aujourd'hui à ce rôle difficile, en prenant part à ces discussions, historiques ou autres, où les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin ne courent aucun danger, mais où un talent encore novice peut s'habituer à défendre une thèse quelconque et à riposter le plus heureusement possible aux attaques dont elle serait l'objet.

C'est tout un art que celui de la répartition, et ce n'est qu'après un long exercice qu'on pourra espérer d'en devenir maître. Pourquoi ne pas diminuer par le travail d'aujourd'hui les peines et les fatigues de l'avenir ?

Nos sociétés littéraires nous offrent donc la plus grande variété possible d'études et d'exercices. Pas un esprit si disert, pas un orateur si éloquent, qui y manque de sujets dignes de l'occuper. D'un autre côté, pas une vue si bornée, pas un talent si minime, qui ne puisse y trouver à glaner avec profit. Est-ce notre faute, si chaque genre n'y trouve pas de dignes représentants ? Peut-être ; car enfin on ne naît pas orateur, c'est par l'exercice qu'on se façonne. Quelques pauvres essais précédent toujours les chefs-d'œuvre. Nos supérieurs d'ailleurs l'ont bien compris, eux qui ne dédaignent pas de venir s'associer en personne à nos humbles travaux, et nous aplanir par leur sollicitude et leur bienveillance ces aspérités de la tribune qui nous paraissent si redoutables.

Un des grands principes économiques qui ont cours actuellement dans le monde est celui de la division du travail. Chaque ouvrier fait sa partie d'une œuvre quelconque et de la réunion de ces travaux, incomplets si on les prend isolément, résulte un tout harmonieux et parfait. C'est qu'une intelligence régit toute la fabrique ; chaque ouvrier ne comprend peut-être pas le pourquoi de ce qu'il fait, mais il n'en contribue pas moins au résultat final.

Serait-ce une illusion ? Peut-être ; mais il nous semble que nos sociétés littéraires sont un peu du genre de ces grandes usines, où la perfection de l'ouvrage dépend du concours intelligent

et complet de chaque ouvrier. Ne pouvons-nous pas nous aussi choisir dans le vaste champ des études la partie qui nous va le mieux ? Et, comme nécessairement les goûts diffèrent dans un grand nombre d'ouvriers comme nous, rien ne sera négligé. Puis, en nous réunissant de temps en temps pour mettre en commun les trésors de connaissances que nous aurons réalisés de part et d'autre, nous profiterons tous ensemble du travail de chaque membre, et nous nous enrichirons mutuellement.

Pour cela que faut-il ? Du travail, encore du travail et toujours du travail. Le temps des académies silencieuses est passé pour toujours. Soyons bien persuadés qu'avoir le titre de membre d'une société n'est pas suffisant pour en tirer tout le profit possible. Chacun doit faire sa part, et plus elle sera large plus le profit sera abondant pour lui et pour tous les confrères

RANA.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit "

QUÉBEC, 31 OCTOBRE 1878.

Le 9 Octobre 1868.

Le Séminaire avait déjà célébré avec éclat le 200^e anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval au Canada, le 16 juin 1859. Puis le 30 avril 1863, le Séminaire fêta avec la même pompe, le 200^e anniversaire de sa fondation. Fallait-il renouveler les réjouissances publiques, pour rappeler que le 9 octobre 1868, il y avait aussi 200 ans que le Petit Séminaire proprement dit avait été inauguré ? Mais le temps était bien court pour les préparatifs de cette fête, à peine un mois, depuis l'ouverture des classes. Nos supérieurs préférèrent sacrifier la pompe extérieure pour laisser leurs enfants jouir avec eux des douceurs de l'intimité : dans aucune occasion, peut-être, la génération qui nous précède ne comprit mieux qu'en ce jour la vérité de cette parole : le Séminaire est une seconde maison paternelle.

Le 9 octobre 1868, il y eut donc grand congé et la chronique nous dit que la température fut délicieuse : beau ciel bleu, brise attiédie, tous les dons que l'automne se plait à prodiguer, lorsque l'automne se rappelle que l'été lui a donné naissance et qu'elle s'efforce de lui ressembler. Les âmes pouvaient s'épanouir et faire écho à la joie de la nature : du reste, elles étaient merveilleusement préparées aux sentiments les plus purs : cinq jours seulement les séparaient de la fin de la retraite annuelle, prêchée par M. l'abbé Martineau, de S.-Sulpice, et Dieu sait quelle magnifique